

BIBLIOTHEQUE INTERNATIONALE D'ÉCONOMIE POLITIQUE  
publiée sous la direction de Alfred Bonnet

PRINCIPES D'ÉCONOMIQUE  
DANS LEUR APPLICATION AUX  
PROBLÈMES MODERNES

DE  
L'INDUSTRIE ET DE LA POLITIQUE ÉCONOMIQUE

PAR  
**JOHN BATES CLARK**

PROFESSEUR D'ÉCONOMIE POLITIQUE A L'UNIVERSITE DE COLUMBIA

TRADUCTION DE  
William OUALID et O. LEROY

AVEC UNE PRÉFACE DE  
**William OUALID**  
CHARGÉ DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DE DROIT  
DE L'UNIVERSITE DE PARIS

PARIS (5e)  
**V. GIARD & E. BRIÈRE**

LIBRAIRES-ÉDITEURS  
16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1911

## PREFACE DE LA TRADUCTION FRANÇAISE

C'est pour nous un grand honneur que d'être appelé à présenter au public français le dernier ouvrage du professeur J.-B. Clark, *Essentials of Economic Theory* (New-York, Macmillan, 1907). L'économie politique de l'Amérique contemporaine était déjà représentée dans cette collection par le célèbre livre de S.-N. Patten, *Les fondements économiques de la protection* (1), qui constitue comme une sorte de philosophie du nationalisme économique des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. — Il pourrait donc paraître que l'ouvrage de M. Clark figurât ici pour représenter un des autres aspects de l'école américaine d'aujourd'hui : la tendance proprement théorique, comme une survivance et une renaissance de l'école classique et notamment de la méthode purement déductive. Si nous avons voulu sacrifier à cet attrait du contraste, nombreux eussent été les auteurs entre lesquels notre choix aurait pu hésiter, et parmi les œuvres de Clark, nous nous serions plutôt adressé à sa fameuse *Distribution of Wealth*, par laquelle il est généralement connu, où il se révèle comme un pur théoricien déductif, généralisateur à la ma-

(1) Traduction française de F. Lepelletier. Préface de M. P. Cauwès (Paris, Giard et Brière, 1889).

nière de Ricardo, et où sont contenues ses principales contributions à l'économie contemporaine.

Mais — et c'est là qu'il est intéressant de le rapprocher de Patten, — Clark à son tour, se sent dominé par la nécessité de faire abandon de la sérénité de l'économiste doctrinaire, pour confronter ses théories avec la réalité des faits, ou plutôt pour confronter ces derniers avec la doctrine, considérée comme leur norme directrice. De là, la nécessité de substituer à l'étude d'une société figée dans un état statique purement hypothétique, l'examen de la société moderne à l'état hautement dynamique. De là aussi, la nécessité de sortir de l'isolement théorique pour porter un jugement sur la vie économique considérée sous ses aspects multiples et variables. De là, enfin, la nécessité de réduire son champ d'observation, sinon à un seul pays, comme Patten se bornant à l'Amérique d'aujourd'hui, tout au moins, au monde civilisé, à l'ensemble des nations parvenues à un degré sensiblement égal de civilisation (1).

Dès lors, le livre de Clark se recommande à nous par une double raison : la personnalité et l'originalité de son auteur, le caractère même de l'ouvrage. M. Clark peut, en effet, en dehors de la réputation qui s'attache à son nom, être considéré comme un des représentants les plus caractéristiques de la tendance doctrinale de l'économie américaine contemporaine. Et comme tel, ne l'approuvât-on pas, qu'il serait bon de s'en faire une idée compréhensive par sa lecture. Il est à la fois un continuateur avoué de la doctrine classique anglaise du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle et s'il arrive, en substance, à un système théorique impliquant les contributions de l'école autrichienne à la science écono-

(1) Cf. notamment, le chapitre XII du présent ouvrage: *Les limites d'une société économique*.

Mique, c'est après avoir suivi sa voie propre (1). A la différence de nombreux économistes américains, épigones trop fidèles des Autrichiens, il a donc le mérite de parvenir aux mêmes conclusions qu'eux, non pas par une réaction contre le développement normal de la doctrine, mais, au contraire, par une filiation ininterrompue de l'ancienne génération classique.

Et cette ressemblance avec les grands noms de la science du siècle passé s'accroît encore de ce fait : comme ses illustres prédécesseurs, Malthus, Ricardo ou Stuart Mill, que le spectacle de l'économie contemporaine ne laissait pas indifférents, M. Clark, sans abandonner la théorie, se laisse entraîner par un intérêt et une sympathie marqués pour les problèmes pratiques courants. Tout en poursuivant un objectif théorique, il ne perd pas de vue les questions vitales de son époque et ses considérations spéculatives sont animées d'un large souffle d'aspiration vers l'amélioration du sort de l'humanité (2). Or, nulle part, cette double tendance, cette double ressemblance, ne sont aussi nettes que dans les *Principes d'Economique*. La marche même des développements semble être faite du désir de sacrifier également aux deux préoccupations. A ses données théoriques, au rappel de ses principes essentiels, hauteur consacre une bonne partie du livre – la première. Aux considérations pratiques, à l'examen des problèmes de l'activité économique contemporaine, correspond la deuxième partie. Le titre même synthétise cette dualité d'objets, en unissant la théorie à la pratique. De plus, si l'économie américaine fournit la matière de ses observations

(1) Cf. la préface de l'auteur lui-même, p. XXV.

(2) Cf. *Quarterly Journal of Economics* (février 1908), *The Economics of M. J.-B. Clark*.

principales, le livre déborde, cependant, ce domaine. Il englobe des problèmes plus généraux et que se poseront tôt ou tard toutes les nations civilisées, dont le cercle va grandissant. A ce titre aussi, leu *Principes* ont paru — mieux que la *Distributions of Wealth* — mériter la diffusion en langue étrangère.

Mais si Fauteur a pris soin de consacrer une grande partie du présent livre à résumer et à condenser les idées essentielles de sa théorie de la valeur et de la répartition des richesses, il ne nous paraît pas inutile cependant d'en retracer la genèse, d'en étudier la méthode et d'en dégager les données maîtresses.

## I

Si, en présence des critiques — souvent injustifiées — dont il était l'objet, ou a cru devoir tenter la « réhabilitation de Ricardo », si les coups de ses adversaires se portaient surtout contre sa méthode, la vitalité même de cette dernière démontre combien cette réhabilitation était superflue. A lire, par exemple, l'ouvrage de Clark, on ne peut manquer d'être frappé de la ressemblance étroite qui, sur ce point, l'unit au grand classique. C'est la méthode déductive, abstraite, avec ses simplifications, ses généralisations et ses hypothèses. Peut-être Clark y introduit-il une vie nouvelle par la forme dont il la revêt. Pour réduire la société économique à ses linéaments essentiels, pour en mettre à nu les rouages moteurs, il la dépouille de tous les éléments accessoires qu'y a ajoutés le progrès. Il reprend, à la manière des économistes ou des philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle, l'humanité primitive, qu'il se représente sous la forme de l'individu

Isolé ou peu sociable, du « Crusoé » astreint à subvenir tout seul à ses propres besoins. En un mot, comme l'économie classique cherchant dans l'initiative individuelle le moteur de l'activité économique, il ramène l'économie à sa cellule initiale : l'homme.

Selon lui, en effet, l'économique ne saurait être une science qu'à la condition de formuler des principes, des lois, vrais de tous les stades de la civilisation humaine et applicables à l'économie isolée comme à l'organisme complexe de la vie sociale moderne. Dès lors, on serait mal venu à lui reprocher l'inexactitude historique de son hypothèse. Il n'y voit nullement l'expression d'une suite d'événements réels. Et le grief ne porterait guère plus à son encontre que l'in vraisemblance historique du contrat social reprochée à Rousseau. Chez cet individu solitaire, Clark prétend simplement pouvoir mieux découvrir les principes essentiels de l'activité économique. Il cherche à retrouver dans cette psychologie simpliste les mobiles premiers et – à la manière de Smith – il le fait, en somme, raisonner comme un homme moderne, mû uniquement par des raisons d'ordre utilitariste. Il se résoudra à l'action, ou restera dans l'inaction, suivant que dans la balance du plaisir et de la peine – ou plus exactement de l'utilité et de la *désutilité* – le plateau penchera en faveur de la première ou de la seconde.

Puis cet individu entre en société. A l'économie individuelle, se substitue *l'économie sociale*. Cette économie sociale d'abord simple, et où règne une division du travail rudimentaire, évolue par une différenciation grandissante, une subdivision des groupes initiaux en sous-groupes de plus en plus nombreux et solidaires. La vie sociale fait de la société une sorte d'individu guidé dans son activité par la société une sorte d'individu guidé dans son activité par des mobiles de même ordre. C'est là une évolution constante.

Ce dynamisme social est la condition et la preuve de la vie sociale. L'économiste est autorisé, cependant, dans un but d'étude, d'analyse, à faire l'hypothèse d'un arrêt de ce mouvement, à saisir, pour ainsi dire, la société à un moment donné de son existence, et à considérer, comment les choses s'y passeraient et comment se régleraient les relations économiques en l'absence de tout changement (1).

Mais cette abstraction d'un état statique, d'un état non pas de repos, mais d'immutabilité dans les différents facteurs économiques, ne doit pas nous faire oublier que la réalité concrète est essentiellement changeante, variable. Le mouvement est la loi de la vie sociale. L'économie est essentiellement *dynamique*. Si donc, nous voulons nous faire une idée exacte, et complète de l'économie contemporaine, il faudra dans ce tableau de la vie statique introduire les éléments perturbateurs dont l'action provoque le changement. Cette addition rapprochera progressivement notre description de la société évoluant sous nos yeux. Mieux encore, à un certain stade de cet état dynamique et à supposer les forces dynamiques pleinement agissantes, nous arriverions à un état singulièrement voisin de son modèle statique où les lois naturelles joueraient parfaitement. On aboutit ainsi, avec M. Clark, à ce résultat en apparence paradoxal : dans une société idéalement dynamique — avec une concurrence parfaitement libre — l'état statique et l'état dynamique coïncideraient.

Il y aurait évidemment beaucoup de réserves à formuler sur ces conclusions. Elles ne peuvent être atteintes qu'au prix d'un sacrifice de la notion courante de l'état statique

(1) .Remarquons qu'à cette première hypothèse, il convient d'en ajouter une seconde, celle du libre jeu des lois naturelles, et en particulier de la

Et l'état dynamique. Ainsi, l'expression d'état dynamique est pour ainsi dire, synonyme d'état statique pathologique, d'état statique à équilibre imparfait. Mais, nous avons surtout cherché à mettre en lumière la méthode de l'auteur, cette méthode ricardienne de complication croissante d'une hypothèse simple. Parti de l'idée d'économie purement individualiste, Clark passe à la notion d'économie sociale statique en mettant l'économie de l'individu en contact avec l'économie d'autres individus. Mais il simplifie encore en supposant cette économie statique, à l'état d'équilibre parfait. Puis enfin, conscient de la complexité et du caractère mobile de la vie économique, il recherche les causes et les effets de la présence d'éléments perturbateurs de cet équilibre. Et c'est précisément par l'étude d'un état statique que Clark arrive à ses notions théoriques essentielles, de même que ce sont les conséquences pratiques du dynamisme économique qui l'incitent à formuler ses conclusions d'art économique. Envisageons donc successivement son œuvre sous ces deux aspects.

## II

Supposons avec notre auteur une société à l'état d'équilibre, où le « libre jeu des forces naturelles » ne serait entravé par aucun obstacle artificiel, une société à l'état « normal » ou « naturel », pour prendre ces mots au sens des anciens classiques. Le problème, essentiel qui s'y pose est un problème de distribution, La théorie économique se ramènera à une théorie de la répartition de la propriété et des revenus. C'est là le point de vue de l'économie politique anglaise. Ce point de vue se trouvera encore rétréci chez



Clark, qui réduira toujours les problèmes de production à des problèmes de valeur, autrement dit à \*un problème de répartition. Pour lui en effet, comme pour toute la théorie hédoniste, la condition essentielle de la production c'est la rémunération et la rémunération suffisante des agents producteurs, — terre, capital, travail — ou des individus qui les personnifient.

Ce qu'il est intéressant de mettre en lumière ici, c'est tout d'abord le concept même de capital et de terre chez Clark ; ensuite la détermination de leurs rémunérations en une société à l'état statique parfait.

La nature du capital, — notamment depuis les travaux de Böhm Bawerk — a soulevé en Amérique de nombreuses controverses et le concept y a été analysé subtilement par des auteurs comme Irving Fisher (1) ou Fetter. En principe Clark ne se détache pas d'eux, mais il est plus particulièrement connu par sa distinction entre ce qu'il appelle le capital et les biens capitaux. Le capital serait, en somme, le capital économique, le capital exprimé en valeur, le fonds permanent de biens productifs, fonds dont l'identité reste complète, quoique ses éléments constitutifs changent perpétuellement. De même, le corps humain reste identique à lui-même, en dépit des modifications de ses cellules et l'humanité survit aux éléments mortels dont elle est faite ! — Les *biens capitaux*, ce seraient précisément ces éléments constitutifs transitoires de l'agrégat complexe permanent (2).

Quant à la terre, ce serait ce que Ricardo appelle les

(1) IRVING FISHER, *The Nature of Capital and Income*, 1906; FETTER, *Principles of Economics* 1904. Sur les théories contemporaines du capital, cf. UMBERTO RICCI, *Il capitale*, Turin, Bocca, 1910.

(2) Cf. Clark, *Principes*, chapitre II.

« forces permanentes et irréductibles du sol », ces forces qui préexistent à l'application du travail et du capital humains au sol, et qui survivent à son exploitation (1).

Ainsi, donc, dès l'abord, nous nous trouvons en présence de concepts nets et précis — toute réserve faite de leur caractère abstrait. Le problème essentiel consistera à déterminer la répartition des revenus entre ces différents agents, et l'originalité de Clark tient dans la démonstration d'une double thèse : 1° dans une société à l'état statique idéal, le profit de l'entrepreneur doit disparaître ; 2° dans une société statique idéale les revenus de tous les agents de production s'égalent à leur contribution à l'œuvre productive.

1° Pour saisir la portée de la première proposition il convient d'avoir présente à l'esprit la notion américaine du profit. Le profit est considéré comme un revenu résiduel, c'est une différence entre les recettes et les frais de l'entrepreneur, restant entre les mains du « trésorier payeur universel des revenus ». Or, ce revenu résiduel n'est possible que dans un état dynamique où l'entrepreneur profite précisément du défaut d'ajustement du salaire, de l'intérêt et de la rente — au sens particulier que lui donne Clark — à leurs niveaux normaux. Il s'ensuit qu'en état statique, l'entrepreneur serait rémunéré sous forme de salaire de son travail ou d'intérêt de son capital, mais non de *profit* proprement dit.

2° Cet élément résiduel, différentiel, disparu — et il dépend plutôt des circonstances, du hasard, que du jeu des lois naturelle — la rémunération des autres agents de la production s'harmoniserait avec l'idéal moral de la justice distribué. Ce serait en effet une application parfaite du prin-

(1) Cf. ch XI.

cipe « A chacun selon ses œuvres ». Chaque unité de travail, chaque unité de capital aurait droit exactement à ce qu'elle aurait produit, sans rien de plus ni de moins. Le salaire et l'intérêt seraient fixés de là même façon à la marge sociale de la production. Comment déterminer cette dernière? Le procédé de Clark est une application de la théorie de Thünen : en recherchant la part contributive de la dernière unité mise en ligne, en déterminant la portion ajoutée par elle à la production des autres agents antérieurement à la mise en œuvre. Les pages que Clark consacre à cette étude sont parmi les plus intéressantes de son livre et beaucoup moins éloignées de la réalité des choses que leur appareil théorique ne pourrait le faire supposer de prime abord. (1).

Mais – et la théorie prend, une forme nouvelle qui la distingue des conclusions, par ailleurs semblables, de Marshall par exemple, – la rémunération de la terre elle-même n'obéit pas à une autre loi. Cette rémunération de la terre, c'est ce que Clark appelle la *rente*. Si donc certains économistes étendaient le concept de rente, en le voyant en œuvre dans tous les revenus, Clark au contraire le restreint, en refait un revenu spécifique, mais le ramène, quant à sa nature et à son quantum, à une loi générale de répartition. La rente, selon lui, ce sera l'addition spécifique faite par la terre aux produits des autres agents employés concurremment avec elle. Et le montant, en état statique, sera exactement égal à cette contribution. Ce sera une harmonisation parfaite de tous les revenus.

Par la suppression du *profit* et l'ajustement des salaires, de l'intérêt et de la rente au produit qui leur serait spéci-

(1) Chapitre VIII.

fiquement attribuable ; le point de vue économique et le point de vue moral seraient également satisfaits.

### III

Tel serait donc l'état idéal, moralement et économiquement parfait, auquel aboutirait l'action des forces naturelles, et de la plus féconde surtout, de la libre concurrence ; l'idéal que la morale et la productivité nous recommandent de poursuivre. Mais comment le réaliser ? En d'autres termes, comment obtenir de la réalité économique une approximation, sinon sa réalisation absolue ? — Ce sera précisé en détruisant tous les obstacles qui s'opposent à la libre action de la concurrence et en cherchant à la créer là où elle est absente, à la réaliser ou à la stimuler là où elle est virtuelle ou latente. Toute la deuxième partie de l'œuvre de Clark, les conclusions pratiques, sont — en ce sens — un hymne exaltant la libre concurrence, nouveau trait faisant de Clark un descendant direct des classiques.

Mais c'est là le principe, il s'en faut qu'il s'applique indifféremment et sans tempérament à tous les problèmes pratiques. Les plus importants — et on se rendra compte ici de l'influence du milieu, même sur l'esprit généralisateur — ce sont les différents aspects du monopole dans la vie économique : monopoles industriels (trusts et ententes entre producteurs), — monopoles de transport (chemins de fer), — monopoles de main d'œuvre (organisations ouvrières), — monopoles du commerce et de la circulation monétaire dans le pays (protectionnisme et monnaie). Or, on peut diviser ce problème en trois groupes

suivant la solution qu'y apporte Clark, en prenant comme critérium la nécessité de réaliser le « niveau statique » ou d'en approcher. Le principe de la libre concurrence va s'y trouver parfois momentanément ou en apparence écarté sous la pression des contingences pratiques.

I. Comme tous les économistes américains, Clark est hanté par le spectacle des trusts gigantesques et des combinaisons entre compagnies de Chemins de fer pour l'élévation artificielle des tarifs de transports (1). Pour lui ce sont les atteintes les plus directes et les plus dangereuses à la libre concurrence. Il n'hésite pas, en vue de rétablir, à sacrifier, le laisser-faire stérile, contre lequel les grandes ententes sont trop bien armées. L'Etat est, en effet, le seul adversaire digne de la puissance des amalgamations. L'interventionnisme, critiquable comme fin, est susceptible de se montrer un auxiliaire précieux du progrès, s'il est mis au service du rétablissement de l'équilibre rompu. Ce sera le moyen de ramener à la vie la concurrence anéantie ou de provoquer la naissance de la concurrence éventuelle à l'encontre des trusts — ou encore de mettre un terme à l'arbitraire des tarifs des chemins de fer. Suppression ou limitation de ces formes de monopoles sont donc les mesures dont Clark attend le progrès.

II. Quant aux ouvriers, au contraire, leurs groupements, leurs coalitions, leurs ententes lui paraissent dignes d'encouragement. Il ne répugne pas au contrat collectif, seul moyen, à ses yeux, d'aboutir à conformer le salaire à son taux « normal ». Le monopole ouvrier reçoit donc de lui un accueil favorable. Rien d'attachant, à cet égard, comme les chapitres XXV et XXVI, dont la suggestive lecture est

(1) Il analyse d'ailleurs — avec une subtilité remarquable — les éléments de ces tarifs. Ch. XXIV.

A recommander même à ceux que pourrait rebuter l'appareil trop théorique de la partie purement doctrinale. Ils y trouveront la preuve la plus convaincante de l'intérêt que porte l'auteur aux problèmes vitaux et aux passionnants conflits de l'heure présente. Tels, entre autres, le remarquable passage où il justifie le droit des ouvriers à la possession de leurs emplois et le recours à la force pour en écarter les intrus, ou encore celui où Clark analyse les procédés de lutte ouvrière et notamment le boycottage (1). — C'est un exemple de la puissance de généralisation, d'abstraction et de synthèse du théoricien, quand il s'agit de dégager et de systématiser les traits essentiels de question en apparence purement pratiques.

III. Enfin, aux problèmes douaniers et monétaires les solutions qu'il donne sont nettement américaines, nationales. Le libre échange est évidemment l'idéal d'une société statique, mais le propre de la société actuelle étant son caractère dynamique même. Sur ce terrain, la politique douanière des Etats-Unis s'est montrée pleinement satisfaisante. Il serait toutefois excessif de la prolonger outre mesure, et surtout de la mettre au service d'un développement des trusts, dont elle constitue un des plus précieux auxiliaires, en leur réservant le marché intérieur et en leur permettant ainsi de s'abriter et de la concurrence étrangère et de la concurrence nationale.

Quoiqu'écourtées, ses vues sur la monnaie dénotent une hostilité marquée contre la politique inflationniste sous toutes ses formes, qu'elle se manifeste par une émission exagérée de papier monnaie, retour à la pratique néces-

(1) Voir encore les développements consacrés au sabotage, à la chasse aux renards, etc.

saire alors, du cours forcé postérieur à la guerre de sécession, ou par la frappe excessive de monnaie d'argent. Mieux vaut conserver uniquement comme instrument libérateur le métal or : l'abandonner serait faire à ses dépens l'expérience de la cruelle nécessité d'y revenir.

De ces conclusions pratiques rapidement entrevues, il convient, à nos yeux, de retenir surtout l'éclectisme et la prudence qu'y manifeste notre auteur. Foncièrement individualiste, semble-t-il, il admet l'interventionnisme à l'encontre des grands monopoles industriels ou pour réprimer certains excès des organisations ouvrières. Ennemi du monopole, il reconnaît la nécessité pour les ouvriers de monopoliser la force du travail, afin de rapprocher leurs salaires des « taux normaux ». Il admet enfin, dans une large mesure, la réserve du marché national aux producteurs nationaux. Ces exceptions apparentes apportées aux principes ont d'ailleurs pour but d'atteindre la force primordiale, seule capable dans l'économie dynamique de réaliser, au moins partiellement, les avantages de l'état statique, la libre concurrence. Mais une libre concurrence se manifestant, non pas sous la forme d'une liberté anarchique de l'individu, mais d'une fluidité telle de tous les éléments producteurs que le nivellement de leur rémunération sera assuré, dans la mesure du moins où nous aurons affaire à une économie de civilisation semblable.

\*\*\*

Au terme de cet exposé essentiellement objectif de l'enchaînement des idées de Clark et des conclusions théoriques ou pratiques de sa méthode même, il pourrait paraître na-

turel de formuler sur cet ensemble un jugement. Mais c'est là une tâche singulièrement périlleuse pour les auteurs dont la postérité à consacrer la valeur ; à plus forte raison le serait-elle pour un écrivain contemporain. Son œuvre offre, sans doute déjà le caractère d'unité et de grandeur. Mais nous manquons encore, pour l'apprécier sainement, du recul du temps. Dans le conflit actuel, tant des doctrines proprement dites, Envisagée comme un lutte des tendances d'art, que des méthodes de la science économique (1), il nous a paru intéressant de donner au lecteur français le moyen de mieux connaître et apprécier un des maîtres de la pensée américaine contemporaine. Comme méthode, le retour à la manière purement déductive tend à en faire un disciple direct de Ricardo et un voisin des économistes mathématiciens, dont il partage les vues sur l'équilibre économique et sa condition indispensable, la libre concurrence absolue et sans frein. Comme tendance, son éclectisme rend difficile de le classer. Mais il nous paraît cependant sacrifier à la nécessité de mitiger l'individualisme de l'économie classique par un interventionnisme modéré dans les différents domaines de l'activité économique.

C'est donc surtout comme représentant d'un des courants de l'économie contemporaine, et notamment de l'économie américaine, d'un courant dont il faut — qu'on en approuve ou non la direction — reconnaître l'existence et l'importance, qu'il nous a paru utile de voir les *Essentials of Economics* venir prendre place parmi les économistes étrangers dont la collection internationale contribue à vul-

(1) Cf. pour le conflit des tendances et leur caractère d'inconciliabilité : BROUILHET, *Le conflit des doctrines économiques* et pour l'analyse des méthodes et une tentative de conciliation : LESEINE, *Introduction générale à l'étude de l'économie politique*, Alcan, 1910.



gariser les œuvres en France. Ce livre n'est pas, comme le dit l'auteur même, un manuel élémentaire à l'usage des débutants dans l'étude de l'économie. Peut-être ne sera-t-il pas, non plus, un ouvrage « complémentaire » à des études avancées. Mais il permettra de trouver condensé en quelque pages la substance de l'économie pure contemporaine, sans les formules mathématiques qui pour certains constituent un vice radical ; mais illustrées seulement de quelques graphiques simples destinés à éclairer le texte. C'est là l'unique but que nous avons poursuivi, et si la traduction française est de nature non seulement à provoquer la consécration plus consciente du mérite de Clark, mais aussi à susciter la critique d'une méthode dont les caractères y sont pour ainsi dire amplifiés jusqu'à l'exagération, la tâche modeste que nous avons entreprise n'aura pas été vaine.

William OUALID

## PREFACE

Dans un ouvrage sur la *Distribution de la Richesse*, publié en 1899, j'exprimais l'intention d'offrir plus tard à mes lecteurs un volume sur la *Dynamique économique, ou Les Lois du Progrès industriel*. Bien que huit ans se soient écoulés depuis, ce projet est encore à exécuter, et il est évident qu'il faudrait plus d'un volume, de format de celui-ci, pour traiter de façon adéquate de la Dynamique économique. Il est néanmoins possible de présenter un exposé bref et provisoire des lois plus générales du progrès.

La société industrielle parcourt une évolution qui transforme en structure et toutes ses activités. Quatre transformations sont continuellement en voie d'opération dans l'organisation de la production, et le résultat devrait en être, dans des conditions favorables, un enrichissement dont profiteraient toutes les classes. La population augmente, le capital s'accumule, les méthodes techniques s'améliorent et l'organisation des établissements industriels se perfectionne. En même temps, vis-à-vis de ces changements dans l'industrie, évoluent les besoins du consommateur que l'industrie a pour rôle de satisfaire. La nature, les causes et les effets de ces changements font partie des sujets traités dans ce volume.

L'économie politique du siècle qui suit la publication de la *Richesse des nations*, traitait plutôt des problèmes statiques que des problèmes dynamiques. Elle cherchait à déterminer les

lois qui fixaient les prix « naturels » des marchandises et celles qui, d'une façon analogue, réglait les salaires naturels du travail et l'intérêt du capital. Ce terme « naturel » ainsi employé signifiait réellement « statique ». Si l'on était parvenu, dès cette époque, à formuler correctement les lois de la valeur, des salaires et de l'intérêt, elles seraient apparues comme les normes auxquelles, à supposer qu'aucun changement, aucun trouble économique ne se produisit, les valeurs réelles, les salaires, et l'intérêt se seraient finalement conformés.

La théorie économique de cette époque a réussi à formuler plus ou moins correctement les principes de la statique économique et un fragment ou deux d'une science de la dynamique économique, bien que la distinction entre les deux divisions de la science n'ait pas été aperçue clairement des auteurs eux-mêmes. La loi de population formulée par Malthus est le seul exposé systématique que l'on ait fait alors d'une loi générale des transformations économiques. Il existait bien les histoires des salaires, des prix, etc., fournissant les matériaux nécessaires à une science de la Dynamique économique, mais aucune d'elles ne se haussait jusqu'à formuler une loi ou ne méritait de prendre place dans la théorie économique. Ceux qui étudiaient l'Économie politique se rendaient à peine compte, à cette époque, de l'existence même de lois dynamiques, à plus forte raison sentaient-ils peu la nécessité d'en faire un exposé systématique.

C'est une modeste tentative de formulation de ces lois que je m'efforce de faire dans le présent volume. Le premier fait qui apparaisse clairement, quand on étudie le progrès économique, est que les lois statiques sont d'une application générale et agissent aussi effectivement dans une société en voie de transformation rapide que dans une société entièrement immuable. L'eau d'un étang tranquille est soumise aux forces statiques. Qu'une eau nouvelle fasse irruption et aussitôt se superpose à ces forces d'autres forces hautement dynamiques. Les forces

primitives ont tout autant d'action qu'auparavant et si les flots envahisseurs s'arrêtaient ; elles ramèneraient la surface au même niveau. Les lois de l'hydrostatique influent aussi sûrement sur les eaux des rapides du Niagara, que sur celles d'un étang tranquille ; mais dans les rapides, il y a un autre ensemble de forces qui agit également. Dans l'ouvrage paru en 1899, auquel j'ai fait allusion, une tentative était faite d'isoler les phénomènes statiques et de découvrir les lois qui les régissent. Cette étude donnait nécessairement une certaine impression d'irréalité, puisqu'elle laissait dans l'ombre les changements, qui se produisent en fait et figurent au premier plan de la vie moderne. Elle faisait abstraction de ce mouvement dans les conditions du monde, et s'efforçait de formuler les lois qui, dans ce cas, détermineraient le niveau des valeurs des salaires, de l'intérêt, etc. Elle n'hésitait pas à mettre de côté, intentionnellement, les transformations, mais en reconnaissant pleinement le fait qu'elles se produisent à l'heure actuelle et qu'il faut en temps voulu en tenir compte et les étudier.

Nous vivons dans une période constituant par excellence un âge de progrès, et c'est en partie dans le but de distinguer les lois du progrès que nous commençons par les séparer des autres et que nous en faisons une étude distincte. Le monde d'où l'on exclut le changement est fictif, mais les lois statiques que l'on peut discerner en créant ce monde imaginaire, ont une réalité. Les transactions journalières sont réglées par elles, aussi sûrement qu'un élément physique, comme l'eau en mouvement, est soumis à l'influence des forces, qui, si elles agissaient seules, l'amèneraient à l'état de repos permanent. Aussi, le but premier du présent ouvrage est de montrer la présence et la prédominance, dans ce monde réel, des forces décrites dans l'ouvrage précédant. Il met en évidence les lois statiques et s'efforce de montrer comment elles agissent dans chaque phase particulière de l'évolution industrielle. Même, quand on examine les transformations, on remarque ce fait qu'il y a régulièrement à l'œuvre des forces qui, si ces transformations cessaient, façonneraient la société suivant un certain type statique

imaginaire et conformeraient également les salaires et l'intérêt aux normes statiques.

Un autre but de l'ouvrage est d'examiner, par séries, les effets des différentes transformations, d'évaluer la probabilité de leur continuité et de déterminer la résultante de leur action simultanée. Il est important de savoir dans quelles conditions se produisent normalement les transformations et à quel moment le niveau des salaires s'élève comme il devrait le faire naturellement. Attendu que le taux réel des salaires poursuit sa marche ascendante, mais reste un peu en deçà du niveau, il est nécessaire de savoir ce qui détermine l'espace qui les sépare et à quel moment cet intervalle est normal. La cause de cet intervalle est ce que l'on appelle « frottement économique » et c'est un élément qui obéit à des lois.

Il faut étudier, non seulement le frottement qui met obstacle aux forces naturelles, mais les altérations positives des forces elles-mêmes. Parmi celles-ci la principale est le monopole, et son influence, son développement, les sources de sa puissance doivent être déterminés. Les tendances réelles du système économique vont à son encontre, de même que l'esprit et la lettre du droit civil — si nous exceptons quelques rares monopoles créés à des fins spéciales. Dans un pays où la loi aurait pleine autorité, tous les monopoles répréhensibles seraient réprimés. Afin de voir à quel point les forces économiques peuvent agir en ce sens, le présent ouvrage traite des chemins de fer et de leurs tarifs et de certaines pratiques des grandes corporations industrielles et il essaye de déterminer quel genre de mesures devrait prendre un gouvernement vis-à-vis de ces puissances. Corrélativement au monopole et aux conditions du progrès économique, il est fait une étude des *trade-unions*, des grèves, du boycottage et de l'arbitrage des différends entre employeurs et employés, ainsi que de la politique de l'Etat à leur égard, et par rapport à la monnaie et aux droits protecteurs.

Pour ma part, je crois que les étudiants devraient se familiariser avec les lois de la dynamique économique, et que c'est

seulement après avoir étudié la statique économique qu'ils peuvent en aborder l'étude avec profit. La forme du présent ouvrage est telle, je l'espère, qu'on pourra l'utiliser dans les classes, non comme remplaçant, mais comme complément des manuels élémentaires. Il néglige en grande partie, ce que contiennent ces livres, fournit ce qu'ils ne contiennent pas, et son but est de rendre service à ceux qui désirent plus que ne peut offrir un simple volume d'introduction.

Une partie essentielle de la théorie des salaires exposée ici a paru dans un mémoire lu devant l'*American Economic Association*, ne décembre 1888, et publié dans une monographie de l'*American Economic Association* en mars 1889. D'autres parties de cette théorie parurent, à intervalles, après cette date. La théorie de la valeur fut publiée dans le *New Englander*, de juillet 1884. Je ne me trouvais alors avoir connaissance des premiers exposés du principe de la valeur marginale, contenu dans les œuvres de von Thunen et de Jevons, et je n'ai rien emprunté consciemment à leurs écrits, mais je suis heureux de reconnaître le mérite qui leur est dû. Je ne redoute pas le soupçon d'avoir emprunté d'autres parties de la théorie générale que je présente ici. La théorie du capital, ici exposée, fut présentée d'abord, dans une monographie de l'*American Economic Association* de mai 1888 et la discussion sur la monnaie, dont le présent ouvrage donne un résumé, dans un article du *Political Science Quarterly* de septembre 1895, juin et septembre 1896. La discussion des rapports entre les droits protecteurs et le monopole parut dans la même revue, en septembre 1904.

L'auteur devrait peut être s'excuser du peu de citations d'autres travaux que contient ce volume. L'abondance des récents ouvrages de théorie économique, surtout en Amérique, aurait nécessité beaucoup de place, si l'on avait signalé les ressemblances et les contrastes que présentent certains points de ce livre avec les points correspondants des autres livres.

Si les citations avaient été faites, les ouvrages méritant une attention spéciale auraient été ceux des Professeurs Irving

Fisher, Simon N. Patten, et Frank. A. Fetter, de ce pays, et du Professeur Friedrich von Wieser de Prague, qui ont travaillé dans différentes branches du domaine auquel appartiennent les présentes études, ainsi que ceux du ministre Eugen von Böhm-Bawerk, de Vienne, qui a traité quelques-uns des mêmes sujets d'une façon entièrement différente. Si l'on avait donné aux œuvres de Hadley, Taussig, Carver, Seligman, Gidding, Seager, Walker et d'une foule d'éminents savants étrangers, l'attention qu'elles méritaient, on aurait absorbé d'avance une grande partie de l'espace de ce volume.

Je désire reconnaître avec ma plus vive gratitude l'aide que m'ont apportée, dans la préparation de ce livre, mon collègue le Professeur H. L. Moore de l'Université de Columbia, mon fils M. John Maurice Clark, agrégé d'Economie politique à l'Université de Columbia et mon ancien collègue le Professeur A. S. Johnson de l'Université de Nebraska. En dehors de la lecture du manuscrit et des remarques précieuses qu'il m'a suggérées, le Professeur Johnson a eu l'amabilité de se charger de la correction des épreuves.

John BATES CLARK.